Ami du Clergé du 19 mars 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la gloire de Dieu. — XV. ***Pour le Jeudi Saint :*** **L'ostensoir de la gloire divine, 161. — XVI.** ***Pour le Vendredi Saint :*** **Le chemin de la gloire divine. 164.**
Carême sur l'humanité du Christ. — XIV. ***Pour le Vendredi Saint :*** **La plus grande marque d'amour, 169. — XV.** ***Pâques :*** **« Alors ils le reconnurent, » 173.**
Pour les Premiers Vendredis. — VI. ***Avril :*** **Amour de Jésus dans l'œuvre de la Rédemption, 175.**

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

XV

Pour le Jeudi Saint

L'OSTENSOIR DE LA GLOIRE DIVINE

> ***Resplenduit facies ejus sicut sol.***
> **Son visage est resplendissant comme le soleil.**
> **(Math., XVII, 2).**

Mes frères,

L'apôtre S. Paul a raison de dire : « Tant que nous sommes dans ce corps mortel, nous voyageons loin du Seigneur, » éloignés de lui non par le temps, ni par l'espace, mais par l'imperfection de notre nature créée. A cause de cet éloignement, il nous faut renoncer sur terre à distinguer les traits de son visage. Quel mortel a jamais vu Dieu sans être écrasé par sa gloire ? Cachez à nos yeux, Seigneur, les rayons de votre visage, m'écrierai-je avec le prophète, car si je vous vois, j'en mourrai.

Pour s'accommoder à notre faiblesse, quand Dieu vint sur la terre, il s'anéantit, dit l'Apôtre, jusqu'à voiler sa gloire des ténèbres de notre mortalité. Il prit un corps semblable au nôtre ; et le monde, dans cet homme mortel, n'a pas reconnu son Dieu. Comment donc vous reconnaîtrait-il, Dieu de gloire et de majesté, aujourd'hui que votre visage a les traits d'un morceau de pain ?

Ce n'est point en effet, m. f., aux regards d'un monde incrédule, que Dieu peut être visible sous la figure d'une hostie, mais seulement aux yeux de la foi. Votre foi est-elle éclairée, pénétrante, invincible ? Alors regardez, regardez l'hostie. Ne voyez-vous pas le visage de Jésus-Christ y resplendir comme un soleil ?

En vérité, Notre-Seigneur a deux visages : celui de Dieu, celui de l'homme. Or il me semble que l'un et l'autre, dans le soleil eucharistique, resplendissent aux yeux de la foi.

I. — *Visage de Dieu*

Vous connaître, ô mon Dieu, et le Christ Jésus que vous nous avez envoyé, c'est la vie éternelle. Nous la passerons dans le ciel à vous contempler face à face, puisque voir Dieu c'est tout le ciel ! Aussi l'humanité, qui s'en va à travers les siècles à la recherche du paradis, ne cesse de répéter avec l'apôtre Philippe : « *Ostende nobis Patrem.* Montre-nous Dieu, ô Christ, notre cœur sera satisfait. *Et sufficit nobis.* » Cela suffit aux anges et aux saints dans le ciel. Cela pourrait suffire à faire du monde un paradis.

Ecoutez Jésus vous répondre ce soir : « *Qui videt me, videt Patrem.* Celui qui me voit, ô Philippe, voit toute la Divinité. » Il voit le Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint. L'Eucharistie, m. f., quel ostensoir de Dieu !

La puissance du Père y resplendit comme un soleil, d'où jaillissent les rayons divins du miracle,

Le verbe du Fils y éclate dans toute la splendeur de sa vivante vérité,

L'amour du Saint-Esprit y répand ses bienfaits comme des étincelles de feu.

L'Eucharistie, c'est l'ostensoir incomparable de l'invisible Trinité.

1. O *tout-puissant Créateur,* quand je vous vois au premier jour remplir d'une parole l'abîme du néant et les mondes surgir du chaos, en face de cet univers, qui projette dans l'infini comme un immense ostensoir les rayons innombrables des êtres, je tombe à deux genoux, saisi d'admiration ; mais bientôt mes yeux, d'abord éblouis, s'habituent à votre lumière. Il me plaît alors de fixer les rayons qui conduisent ma foi au cœur des êtres, où je vous trouve et vous bénis.

Mais en face du Saint-Sacrement je me sens pris de vertige. Le miracle ici me confond. Je vois un homme à cet autel se pencher sur un peu de pain. Il dit un mot, et à sa voix c'est Dieu même qui descend du ciel jusqu'aux frontières du néant !

Un jour vous avez pu dans un corps pétri de vos mains enfermer une âme immortelle par un souffle de votre bouche ; car vous êtes le Tout-Puissant. Qui suis-je donc, moi, votre prêtre, et qui donc êtes-vous, Seigneur, quand dans cette hostie pétrie par nos mains j'enferme votre Divinité ?

Je veux bien croire l'ange Gabriel, quand il assure à la Vierge Marie que pour que Dieu s'incarne dans son sein même immaculé il faudra que le Tout-Puissant le couvre un moment de son ombre. Je vous crois, ange du Très-Haut. Mais à votre tour croyez-moi si je vous dis que l'ombre du Tout-Puissant doit envelopper cet autel, pour que dans le plus profond mystère le Fils de Dieu puisse s'incarner sous des espèces inanimées et habiter parmi nous.

Que fait-il là ? Vous étiez étonnés autrefois, ô Juifs incrédules, de voir le Christ semer les miracles sous ses pas. Vous aviez pourtant lu dans vos Ecritures que Dieu, pour nourrir son peuple au désert, avait changé en manne la rosée du matin ; et vous vous demandez au nom de qui cet homme qu'on appelle Jésus peut nourrir une multitude avec cinq pains et deux poissons. Ma foi le sait et vous répond : « C'est au nom du Tout-Puissant. »

Que diriez-vous donc aujourd'hui si je vous conduisais à une Table sainte, où vous verriez jusqu'à la fin du monde le corps unique de mon Sauveur, présent dans chaque hostie, se donner tout entier en nourriture aux âmes affamées de ce pain vivant qui par miracle descend du ciel ?

Ah ! si l'Apôtre se refusait à écrire dans son Evangile tous les miracles de Jésus-Christ, parce qu'ils étaient innombrables, ne me demandez pas, m. f., de vous raconter les miracles de la divine Eucha-

ristie. Le monde pourrait-il contenir les livres qui relateraient les prodiges incessants en faveur des corps et des âmes, par lesquels il plaît à Dieu de manifester sa toute-puissance dans l'ostensoir d'une hostie ? Elle y resplendit plus que le soleil. Aussi notre foi, qui est capable grâce à Dieu de fixer les rayons divins, veut ce soir, ô Jésus, vous rendre le témoignage qu'en vérité, sous la figure de cette hostie miraculeuse, elle reconnaît et elle adore le visage du Tout-Puissant.

2. Et pendant que les yeux de ma foi contemplent votre invisible majesté, ô Père, voici que retentit aux oreilles de ma foi *la parole de votre Verbe*. Elle éclate dans l'Eucharistie comme au sein de la Trinité telle qu'elle est : vérité et vie.

Sans doute, plus d'une fois dans ce monde le Verbe de Dieu a retenti. J'ai appris de l'Apôtre que bien souvent, au cours des siècles, Dieu a daigné parler aux hommes ; et je n'ignore pas que ses révélations sont toujours un écho du Verbe.

Mais son écho, ce n'est pas lui. En effet, la parole ne peut contenir que l'idée ; et l'idée, ce n'est qu'une image, ce n'est pas la réalité. Si l'idée est vraie, l'image est exacte, voilà tout ; mais l'image n'est qu'une abstraction, qui dépouille préalablement la réalité de sa vie. Ainsi la parole révélée, en éveillant dans mon esprit l'idée du Verbe, m'en donnera, je veux le croire, une photographie exacte, mais une image inanimée. Cela ressemblera au Verbe, en toute vérité, je le crois, mais cela n'est pas lui en réalité, je le sais d'avance, puisqu'il est personnellement la vivante vérité de Dieu.

Or pourquoi donc mon cœur, dilaté par la grâce aux dimensions mêmes de Dieu, ne pourrait-il pas contenir l'immensité même du Verbe ? Je veux bien nourrir mon intelligence de sa parole de vérité ; mais je voudrais nourrir mon âme d'un pain de vie plus substantiel.

Car enfin, Seigneur, vous n'êtes pas venu sur la terre seulement pour évangéliser les pauvres, mais pour qu'ils aient en eux la vie, et toujours plus abondante. Ainsi, Verbe incarné, vous êtes de plus notre voie, et c'est par votre humanité qu'il nous est permis de saisir la vivante vérité du Verbe.

Il faudrait donc, ô Dieu, que vous veniez en moi non seulement vérité et vie, tel que vous êtes au sein du Père, mais voie humaine pour les atteindre, tel que vous étiez parmi nous. Comment cela peut-il se faire ? Je n'en sais rien ; mais vous, Jésus, ne pourrez-vous pas dire une parole qui vous donne à moi tout entier ?

Et Jésus dit un jour : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage. Celui qui me mange vivra éternellement ! — Que dites-vous, Seigneur ? — Il prit un peu de pain et dit : « Ceci est mon corps, mangez-le ! Et vous, faites ceci en mémoire de moi ! » Et depuis ce jour-là, m. f., les prêtres de Jésus rediront la parole du Verbe et voileront à peine du manteau de l'hostie la vivante vérité de Dieu, telle qu'elle résonne au sein du Père et telle qu'en ce monde elle a retenti. Je suis pour vous la voie, la vérité, la vie : tout le Verbe incarné est là !

Où donc le voit-on mieux que dans l'Eucharistie ? « Nous autres, dit S. Jean, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons touché de nos mains. » Nous aussi, grand Apôtre, nous le pouvons dans l'ostensoir. Vous étiez heureux, je le sais ; mais notre bonheur est plus grand. Vous marchiez à côté de lui ; mais il est en nous réellement. Vous penchiez la tête sur son cœur ; mais son cœur bat dans nos poitrines. Votre vie escortait la sienne ; mais il n'était pas votre vie. Donc le Verbe n'était pas en vous tel qu'il est en Dieu et en moi. Grâce à cette hostie que je mange, je puis faire à mon tour rayonner le Verbe de Dieu dans l'ostensoir d'or de ma vie. Si dans l'hostie vivant au fond du tabernacle on voit la puissance du Père, c'est dans l'hostie vivant en nous qu'on voit la vivante vérité du Verbe briller d'une éternelle splendeur.

3. C'est que par elle *le Saint-Esprit* répand en nous sa charité. S'il est vrai que le Saint-Esprit est le souffle d'amour que respirent le Père et le Fils dans l'adorable Trinité, qu'il inspire personnellement toutes les œuvres d'amour de Dieu, et donc qu'on le reconnaît dans ce qui vient du cœur, dans ce qui sent l'amour, dites-moi si son doux visage ne resplendit pas à travers tous les rayons de l'ostensoir !

L'amour seul crée la vie ! Je sais que le génie littéraire a de hautes inspirations. Mais ni l'art ni la science ne font œuvre de vie. Toutes les créations de l'intelligence sont mort-nées. Elles impriment dans la matière la ressemblance de la vie, mais le livre reste une lettre morte, et Michel-Ange a beau frapper son Moïse de pierre : « Mais parle donc ! » il ne parle pas.

Seul le souffle qui vient du cœur est capable de créer la vie.

Ah ! je ne m'étonne plus qu'à l'heure où Dieu versait la vie au cœur des êtres, quand au sein d'une Vierge le Verbe vivant s'incarna, quand au jour de la Pentecôte les apôtres furent remplis d'une vie nouvelle, l'Ecriture Sainte me montre à l'œuvre le souffle de Dieu, l'Esprit-Saint !

Je vous reconnais mieux encore, ô Esprit d'amour du bon Dieu, au moment où Jésus créa le pain vivant de l'hostie. Par quelle inspiration, sous quelle poussée d'amour se leva-t-il de table pour prendre un peu de pain et dire : « Voici mon corps ! » Il nous a aimés jusque-là, dit l'Apôtre, jusqu'au point de nous laisser à la veille de sa mort non pas une relique, un souvenir ou son portrait, mais lui-même en corps et en âme et jusqu'à la fin du monde. Quand on aime jusque-là, m. f., n'en doutez pas, c'est l'Esprit-Saint qui souffle et emporte le cœur.

Est-il une invention d'amour comparable à l'Eucharistie ? Si l'amour se mesure au don, au dévouement, au sacrifice, il faut être aveugle pour ne pas le voir jaillir de l'Eucharistie comme les rayons du soleil. Vous voulez voir le Saint-Esprit à l'œuvre ? Regardez un prêtre consacrer l'hostie à la messe et dans ses paroles votre foi n'aura pas de peine à sentir passer le souffle divin.

Vous le sentirez mieux encore si l'amour vous pousse à communier. Alors il traverse l'intelligence comme un éclair de vérité ; il anime la volonté d'un courant d'énergie sublime ; il caresse le cœur d'un baiser furtif d'ami. C'est le souffle de Dieu qui passe, laissant derrière lui dans l'âme une immense traînée de bonheur. Car une communion, c'est la plus belle fête de l'amour où Dieu et l'homme mêlent leur sang et leur vie, n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme ; et le cœur de Dieu, c'est le Saint-Esprit.

Ne le sentez-vous pas, ce soir, ce souffle d'amour remplir notre église ? Ah ! puisse-t-il emporter nos cœurs sans résistance dans son bienfaisant tourbillon d'amour !

Il est agréable, dit le Sage, de voir la lumière du soleil. Il est mille fois plus doux, aux yeux d'une foi éclairée, de voir le visage de Dieu resplendir comme le soleil dans l'ostensoir de l'hostie. Je sais bien que sur terre il ne brille pas en plein midi. Il reste enveloppé des nuages de l'aurore, comme l'hostie aime à se voiler des nuages de l'encensoir. Mais en face du Saint-Sacrement ma foi sait distinguer les traits de son visage. *Ecce, ecce Deus :* c'est bien le Tout-Puissant, c'est le Verbe fait chair et c'est le Saint-Esprit. O invisible Trinité, c'est vous qui rayonnez à travers l'ostensoir ; *ecce, ecce Deus :* c'est vous, c'est le bon Dieu !

II. — *Le visage de l'homme*

S'il est possible à notre foi, m. f., de reconnaître le visage de la Trinité dans le rayonnement de Jésus-Hostie, elle doit éprouver moins de peine encore à voir son visage humain. Votre visage, ô Fils de l'homme, caché pendant une vie obscure, défiguré sur une croix, radieux au matin de Pâques, resplendit en toute vérité comme un soleil dans l'ostensoir.

Assez longtemps vous vous cachez dans l'ombre d'un tabernacle, où seule une petite lampe nous indique que vous êtes là. Assez longtemps vous vous cachez dans l'ombre de notre pauvre cœur, où souvent, hélas ! rien n'indique que vous êtes là ! Et votre vie eucharistique s'écoule dans une obscurité plus profonde qu'à Nazareth. Si je vous retrouve dans le Temple, je vous perds de vue dans le monde, je vis près de vous sans vous voir.

Quand donc verrai-je l'hostie sainte briller à mes yeux dans toute sa splendeur ? Là, là, dans les clartés de l'autel, dans l'éclat de nos chants, dans l'enthousiasme de cette fête !

C'est alors qu'il plaît à ma foi de proclamer, ô mon Jésus, que vous êtes le plus beau des enfants des hommes. Sous ces apparences de pain j'adore à deux genoux votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité.

Quel est celui, demande le prophète, qui habite dans le soleil ? C'est le Fils de l'homme, Jésus-Christ.

C'est lui, le Maître, qui est là, et qui, du haut de sa chaire splendide, illumine mon front des rayons de sa vérité.

C'est lui, le guérisseur inlassable de toutes nos infirmités, et qui passe encore parmi nous faisant le bien comme autrefois.

C'est celui qui nous vient au nom du Seigneur. O Jésus-Hostie, laissez-nous ce soir jeter nos prières et nos chants comme des Rameaux sous vos pas !

Est-il possible, ô mon Jésus, que la malice humaine ait changé ce mystère d'amour en un mystère de douleur ? Oui, sans doute, puisque l'apôtre me montre du doigt tous ces hommes qui vous crucifient de nouveau.

Sans doute, la messe c'est le Calvaire où vous vous montrez en état de mort, et je vois votre croix plantée au sommet de votre ostensoir. Sommes-nous donc, m. f., assemblés ce soir pour voir Jésus mourir en croix ? O divin Crucifié du T. S. Sacrement, du haut de votre Calvaire de gloire, regardez ce peuple à vos pieds !

Autrefois vous cherchiez un ami, un consolateur, et vos yeux n'en rencontraient pas. Laissez-moi vous dire, ô Jésus, que dans ce peuple immense vous ne comptez que des amis. Vous ne trouverez pas ici des lèvres pour vous donner le baiser de la trahison, des mains qui vous flagellent, des cœurs qui vous renient, des disciples qui vous abandonnent, des amis qui se cachent de peur. Si nos yeux se tendent vers vous ce soir, c'est pour vous crier notre amour si haut, si fort que notre voix couvrira la voix des blasphèmes. Sur votre croix resplendissante, ô Jésus, vous êtes notre Roi !

Le tabernacle, c'est le sépulcre de l'hostie, mais quel tombeau glorieux ! Si les prêtres aujourd'hui, comme autrefois les anges, entr'ouvraient la porte de ce beau sépulcre, nous en verrions sortir, comme au matin de Pâques, un Christ vivant et immortel, dont la gloire éclipse les rayons du soleil. Votre fête ce soir, quel triomphe, ô Jésus-Hostie !

Laissez-moi le montrer à Dieu, pour qu'il réjouisse tout le ciel !

Laissez-moi le montrer aux prêtres : c'est notre fête à nous, ce soir, ministres des saints autels.

C'est votre fête à vous encore, chers amis du Saint-Sacrement. A la lumière qui rayonne de ce reposoir, je distingue dans votre cœur les traits mêmes de Jésus-Christ : n'êtes-vous pas en vérité des hosties qui s'offrent, se consacrent et se multiplient pour se donner même aux indignes et les sauver en se donnant ?

Peut-être, ô mon divin Sauveur, avez-vous conduit dans notre beau Cénacle une âme incrédule et sincère, qui cherche Dieu sans le savoir. Ah ! daignez faire luire à ses yeux un rayon de votre lumière et faire sentir à son cœur la douceur de votre amour.

* *

Et maintenant, m. f., en face de ce reposoir où Jésus réside aujourd'hui, laissez-moi vous crier de toute la ferveur de mon âme qu'il espère, qu'il recherche, qu'il attend un meilleur reposoir dans nos cœurs.

Depuis longtemps peut-être sa parole de vérité frappe à la porte de *notre foi*. N'êtes-vous pas fatigué, Seigneur, de prêcher dons notre désert ? car où sont les œuvres de vie chrétienne qui devraient fructifier en nous ? Presque rien ne lève, rien ne pousse, rien ne fleurit dans ce désert, où le moindre souffle mauvais soulève des tempêtes incessantes, où l'intérêt crie, où la passion hurle, où votre hostie passe sans laisser de traces profondes sur le sable de notre vie !

Ah ! Seigneur, aujourd'hui du moins, que votre vivante vérité se repose dans notre foi aussi sereine, aussi active, aussi vivante que vous. Je voudrais en ce jour dilater ma voix et mon cœur aux dimensions de ce mystère pour crier au ciel et au monde : « Oui, nous croyons, ô sainte Hostie, que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Depuis longtemps peut-être sa grâce bienfaisante sollicite notre volonté. N'êtes-vous pas fatigué, Seigneur, de courir comme un bon Pasteur après la brebis égarée, d'attendre votre enfant prodigue, de verser votre sang sur nos péchés de tous les jours ?

Ah ! Seigneur, aujourd'hui du moins, que votre bonté se repose dans notre *espérance infinie*. Car nous savons, nous autres, qu'en votre hostie, ô mon Jésus, toutes les âmes de bonne volonté trouvent leur force, leur consolation, leur fortune, leur bonheur : toutes les grâces en ce monde avec l'espérance du ciel. Reposez-vous, Seigneur ; nous voici !

Depuis longtemps peut-être, depuis toujours — vous

l'avez dit — votre cœur, ô mon Dieu, recherche *notre amour*. N'êtes-vous pas fatigué de notre négligence, de notre indifférence, de notre égoïsme surtout ? N'êtes-vous pas fatigué de nous attirer dans vos bras, de nous presser sur votre cœur ?

Ah ! Seigneur, aujourd'hui du moins, reposez-vous, je vous en prie, dans notre parfaite charité. Je sens comme le Roi-Prophète qu'aujourd'hui votre amour me dilate le cœur ; et je veux courir désormais dans la voie de vos commandements. Reposez-vous, Seigneur ; c'est à moi maintenant d'aimer, de me donner, de me sacrifier comme vous, de vivre et de mourir dans votre charité, Seigneur !

Après, ô mon Jésus, mais après seulement, je crois, j'espère, je veux aller pour une fête éternelle trouver mon reposoir dans votre cœur, au paradis. Ainsi soit-il.

XVI

Pour le Vendredi Saint

LE CHEMIN DE LA GLOIRE DIVINE

Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.
Il fallait que le Christ souffrît, pour entrer dans sa gloire.
(Luc, XXIV, 26).

Mes frères,

La gloire du Fils de Dieu n'a pas cessé réellement d'illuminer notre Carême.

Nous l'admirions au premier jour dans le rayonnement de l'être divin. Nous l'avons vu sortir du Père, portant l'empreinte de sa substance, reflétant toutes ses perfections. Puis un jour, au commencement, Dieu dit un mot, et à sa voix l'univers surgit du néant comme un immense ostensoir, dont le centre était la sagesse du Verbe et tous les êtres ses rayons. Un autre jour, enfin, jour à jamais béni, le Verbe lui-même, inclinant les cieux, descendit jusqu'à nous. Le Verbe s'était fait chair et s'appelait Jésus !

Qu'il se glorifie d'être le propre Fils de Dieu, c'est juste évidemment, et son Père l'en a glorifié soit au bord du Jourdain où Jean le baptisait, soit sur le sommet du Thabor.

Mais il s'est glorifié en outre d'être pour nous la voie, la vérité, la vie. En êtes-vous convaincus, **m. f.** ? Vous plaît-il de l'en glorifier ?

Attendez qu'il ait parcouru la route qui doit le mener à sa gloire. Quelle est-elle ? La voici : c'est sa Passion d'un bout à l'autre. Qui me permet de l'affirmer ? Lui-même. N'a-t-il pas dit : « Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire » ?

Il est la voie ; mais pour qu'elle devienne triomphale, il faut tout d'abord qu'elle soit douloureuse.

Il est la vérité ; mais pour qu'elle resplendisse un jour, il faut qu'aujourd'hui elle soit méprisée.

Il est la vie ; pour qu'elle acquière une glorieuse fécondité, il faut qu'elle meure sur une croix.

Il l'a dit. C'est donc vrai, puisqu'il est la vérité même. Sa Passion fut le vrai chemin qui le conduisit à sa gloire.

Mais ne vous flattez pas, m. f., d'y arriver vous-mêmes par un autre chemin, car c'est par beaucoup de tribulations, dit l'Apôtre, qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.

Vous pouvez justement, vous devez même vous glorifier d'être vous aussi les enfants de notre Père qui est aux cieux, d'être les frères de Jésus-Christ et les amis de l'Esprit-Saint. Vous devez croire de toute votre âme et chanter de tout votre cœur : « Je suis chrétien. Voilà ma gloire ! » car il n'y en a pas sur terre de plus pure, de plus haute et de plus féconde. Glorifiez-vous comme il convient de vos espérances éternelles !

Mais sachez bien, avec l'Apôtre, que Jésus a souffert pour vous donner l'exemple : *Christus passus est pro vobis, relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus,* pour que vous suiviez ses traces sanglantes.

Suivons-les donc ce soir par la pensée et par le cœur, pour les suivre mieux dans la vie.

Avec quelle ferveur notre souvenir va marcher à sa suite jusqu'au sommet du Calvaire ! Comment, chemin faisant, pourrions-nous oublier de compatir à ses douleurs, de mêler nos larmes à son sang, d'essuyer son pauvre visage, de l'aider à porter sa croix ? Mais surtout nous voudrons apprendre de la Passion de N.-S. Jésus-Christ le vrai secret de notre gloire.

Voyez-vous là-bas, au terme de notre pèlerinage, cette lumière aux reflets de sang, qui brille au sommet d'un Calvaire ? C'est le phare de la gloire divine, celle de Jésus-Christ et la nôtre, c'est la croix : *O Crux, ave !*

I. — *Je suis la voie*

« Je suis la voie, » disait Jésus : la voie unique qu'il faut suivre pour aller au ciel, car il n'y a pas, dit l'Apôtre, un autre nom pour nous sauver.

Elle commence par nous délivrer du péché. Elle finit par unir nos âmes au bon Dieu. Et elle le fait d'un bout à l'autre par l'entremise de son Eglise, hors de laquelle, en vérité, il n'y a pas de salut.

Vous êtes cette voie, ô Jésus ? Il faut donc qu'au commencement vous soyez brisé par nos crimes. Que Dieu s'unisse aux hommes pour vous frapper et vous trahir. Il faut même que les fondements de votre Eglise soient dispersés ! C'est le seul moyen pour que votre voie devienne un jour glorieuse.

Il le faut ? Il en est ainsi. Vous allez le voir, m. f.

1. Entrons avec Jésus au jardin des Olives, où il avait coutume de passer la nuit en prières. Huit de ses disciples restent à la porte à discuter ; trois, les intimes, Pierre, Jacques, Jean, suivent le Maître un peu plus loin ; puis s'arrêtent, s'assoient et s'endorment, malgré toutes leurs belles promesses. Et Jésus, s'éloignant à la distance d'un jet de pierre, se réfugie dans une grotte, où il s'écroule à deux genoux. Aussitôt l'agonie commence. Que le regard de votre foi pénètre jusqu'au fond de son cœur. Au spectacle des sentiments qui le troublent, l'oppressent et le brisent, vous allez être épouvantés. Il s'est chargé, dit le Prophète, de l'iniquité de nous tous. Il n'est plus que l'homme de péché, car il s'est fait péché pour nous, dit l'Apôtre.

Et il vient de tomber aux mains de la juste colère de Dieu. Comme il la sent, cette main terrible, s'appesantir sur lui et lui broyer le cœur ! « *Cœpit pavere,* » dit l'Evangile. Il est pris d'une crainte mortelle. Il a peur des hommes acharnés à sa perte ; il a peur de Satan déchaîné contre lui ; mais surtout il a peur de Dieu. Tremble, pécheur, de tous tes membres, ton agonie ne fait que commencer !

Regarde, regarde ton péché. Quelle infamie ! Quelle souillure ! N'as-tu pas honte de paraître ainsi devant Dieu ? Tu fais horreur au Saint des Saints. Et Jésus a honte de lui-même, il est pris d'un dégoût mortel : *Cœpit tædere.*

Mais ce qui lui brise le cœur, m. f., c'est de voir combien le péché a contristé le cœur de Dieu. C'est un abîme d'ingratitude en face d'un abîme d'amour. Et du fond de l'abîme une immense vague de tristesse surgit, qui renverse, submerge et emporte son cœur : *Cœpit contristari.* Votre contrition, ô Jésus, est plus vaste qu'un océan !

Si encore le torrent du mal était à jamais desséché ! Mais vous le voyez jusqu'à la fin du monde sourdre du fond de toutes les âmes, envahir toutes les consciences, répandre des flots d'iniquité. Votre agonie est inutile. Nous continuerons de pécher. A cette vue, le cœur du bon Maître se sent pris de découragement : *Cœpit mæstus esse.*

Et sous la poussée effrayante de ces sentiments qui le brisent, voici que ses yeux s'emplissent de larmes et tout son corps pleure du sang. *Attritus est propter scelera nostra.* Nos péchés ont brisé son cœur !

2. En les lavant ainsi dans vos larmes et dans votre sang, vous espériez, ô mon Jésus, réconcilier Dieu et les hommes ? *Ils s'unissent* maintenant pour vous achever !

O Père, regardez la face de votre Christ. *Procidit* : il s'est effondré contre terre, si humble, si anéanti qu'il n'ose pas même regarder le ciel. Et cependant, même à cette heure où il se sent couvert de l'ignominie du péché, il n'oublie pas que Dieu est son Père : « *Pater mi,* ô mon Père, » dit-il.

Et que demande-t-il à son Père ? « Que ce calice s'éloigne de moi ; sinon que votre volonté soit faite. »

Où est le temps, ô mon Jésus, où votre prière était exaucée avant de sortir de vos lèvres ? Rien ne vous était impossible. Maintenant Dieu ne le veut pas. Bien loin d'éloigner le calice, il envoie un ange vous le présenter de sa part, et vous boirez jusqu'à la lie le calice de votre Passion.

Pendant ce temps, que font les *hommes ?* Ils dorment, ou ils vous trahissent.

« Eh quoi ! dit Jésus aux apôtres assoupis, vous ne pouvez donc pas veiller une heure avec moi ? » Et il s'en va tout seul reprendre sa prière. Il prie plus longtemps, car il souffre, quoiqu'il ne trouve rien à dire ; trois phrases, trois fois la même phrase: c'est toute la prière de son agonie. Mais cette prière est parfaite, dit S. Thomas, parce qu'elle s'adresse à la Trinité, parce qu'elle cherche à tarir les trois sources de nos péchés qui sont les trois concupiscences, parce qu'elle atteint tous les péchés passés, présents et futurs.

Mais les apôtres dorment toujours ! « Allons, c'est l'heure, » dit Jésus. Il se rend avec eux à l'entrée du jardin. La troupe immonde arrive. En tête Judas, l'apôtre aussi, le voleur, le traître. Derrière lui des soldats et des valets armés de bâtons.

« Qui cherchez-vous ? » demande Jésus. Est-ce moi que vous cherchez ? Ces simples mots les renversent. Pierre, soudain courageux quand il voit l'ennemi à terre, frappe de son glaive un valet du grand-prêtre et lui coupe l'oreille. Jésus le guérit et dit à Pierre : « Remets ton glaive dans son fourreau. Si je faisais seulement un signe, l'armée des anges accourrait. »

Il est seul en face de Judas : « Mon ami, dit Jésus, qu'es-tu venu faire ici ? » — « Bonjour, Maître, » dit Judas, et il ose embrasser Jésus. Du signe de l'amitié faire le signe de la trahison ! Satan n'eût pas mieux trouvé !

A ce signe de l'enfer, la troupe se précipite. On entoure Jésus. On garrotte solidement ses mains qui ne s'ouvraient que pour bénir. On l'insulte, on l'entraîne. En prison ! Au gibet !

3. Et les apôtres ? Les apôtres, m. f. ? Ces glorieux fondements de l'Eglise du Christ, sur lesquels, dit S. Paul, nous serons tous édifiés ? Ecoutez ce qu'en avait dit le Prophète : « Je frapperai le pasteur, et toutes les brebis seront dispersées ! » Ils protestaient, trois heures avant, que cela n'arriverait jamais. Ah ! les lâches ! les lâches ! quand ils virent Jésus arrêté, ils s'enfuirent tous jusqu'au dernier !

Ah ! Seigneur, détournez les yeux de nos crimes et de vos douleurs, et regardez dans l'avenir *la gloire qui vous attend.* Parce que vous aurez été la voie brisée, abandonnée, défoncée par la Passion, vous aurez aujourd'hui la gloire :

— de voir, en premier lieu, les pauvres pécheurs que nous sommes, se repentir de leurs péchés. Jusqu'ici peut-être ils ne s'étaient pas rendu compte de la malice, de la honte, de l'ingratitude du péché. Mais elles sont tellement visibles dans le Sauveur agonisant !

Vous nous verrez, ô mon Sauveur, nous réfugier à notre tour dans l'ombre d'un confessionnal, nous prosterner à deux genoux devant le ministre de Dieu et lui dire d'une voix très humble : « *Pater mi,* ô mon Père, détournez de moi, je vous en conjure, le calice du châtiment, de la honte et de la douleur. Je suis triste à en mourir d'avoir commis tant de péchés. » Et sous l'effort d'une contrition sincère, notre âme aussi se brisera, et à travers les fentes de notre cœur brisé des larmes peut-être gagneront nos yeux.

O Dieu qui vous glorifiez de nous avoir tout donné, même votre Fils, vous aurez à ce moment-là la gloire, encore plus douce à votre cœur de Père, de pardonner à votre enfant prodigue et de le serrer dans vos bras, d'immoler pour lui votre agneau pascal et de crier au ciel et à la terre : « Réjouissez-vous tous avec moi ! Mon enfant était mort, il est ressuscité. Il était perdu, mais à Pâques je l'ai retrouvé ! »

— Vous aurez la gloire, ô Jésus, de sentir désormais notre attachement fidèle. Vous trahir ? Mais tout l'or du monde, mais tous les plaisirs de la terre, mais tous les honneurs d'ici-bas me paraissent aujourd'hui si pâles, si écœurants, si misérables, au fond de cette grotte où Jésus agonise, quand dans toutes les gouttes de ses larmes sanglantes je vois resplendir toute la gloire de l'amour de Dieu !

— Vous aurez enfin, ô Jésus, la gloire la plus haute que votre cœur ambitionne, celle du chef, de la tête admirée, écoutée, aimée passionnément de ce corps mystique de l'Eglise, dont nous nous glorifierons toujours d'être les membres très vivants, très unis, très souples et très actifs sous la conduite de nos Pasteurs, et la suprême direction admirée universellement, écoutée perpétuellement et aimée passionnément de notre Pape, votre vicaire, le glorieux Pontife Romain.

— Ce sera la gloire de votre agonie, ô Jésus.

Mais en l'attendant, oh ! laissez-nous ce soir veiller une heure avec vous, essuyer votre sueur de sang, en laver toutes nos souillures. Je voudrais à force d'amour effacer de vos yeux la vision de l'horrible croix. Mais vous êtes la vérité, et la vérité la voici : *O Crux, ave !*

II. — *Je suis la vérité*

« Je suis la vérité, » a dit Notre-Seigneur, cette suprême vérité

qui doit être jugée divine et bienfaisante,

qui doit être confessée publiquement par mes disciples,

qui doit être enfin respectée par tous.

Vous êtes cette vérité-là, Seigneur ? Il faut donc qu'aujourd'hui

un jugement inique la condamne,

le chef de vos apôtres lui-même la renie,

une multitude la méprise,

car c'est par ce chemin que votre vérité entrera un jour dans sa gloire. Il le faut ? Il en est ainsi. Vous allez le voir, m. f.

1. Est-il vrai tout d'abord que sa personne soit divine et que son œuvre ait été salutaire ? Pour le savoir, suivons Jésus, qu'on traîne de tribunal en tribunal. *On va précisément juger* ce qu'il est chez Caïphe, et chez Pilate ce qu'il a fait. Là donc nous allons apprendre la vraie vérité sur le Christ, toute la vérité, rien que la vérité... à moins que ce soit le contraire.

Chez Caïphe le grand-prêtre on appelle de faux témoins, qu'on a soudoyés à prix d'or. Inventez donc n'importe quoi. Toutes les accusations sont bonnes. Hélas ! elles se contredisent. Le grand-prêtre est inquiet de dépositions qui accablent plutôt les juges que la victime. Il se lève et solennellement : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire toi-même si tu es le Christ, Fils de Dieu. » Jusque-là Jésus a gardé le silence. Parlez, ô mon Sauveur. Une prière faite au nom de Dieu ne peut pas rester sans réponse. — « Oui, tu l'as dit ; c'est moi le Fils de Dieu. »

Ah ! m. f., quel aveu ! quel triomphe ! Le grand-prêtre déchire ses vêtements : « A quoi bon les témoins ? Vous avez entendu le blasphème. Qu'en pensez-vous ? » — « A mort ! A mort ! hurle la foule. Il ne mérite que la mort ! »

2. Or pendant ce temps-là, dans la cour du grand-prêtre, la garde se chauffe autour d'un grand feu. Des curieux se mêlent aux soldats, et parmi eux *l'apôtre Pierre* qui veut suivre les événements de plus près. Une servante le dévisage : « Tu es l'ami du prisonnier ! » — Et le misérable proteste : « Moi ? Je ne le connais même pas ! » Peu après, un autre l'interpelle : « Tu es aussi de ces gens-là ! » — « Jamais de la vie ! » proteste Pierre.

Une heure passe. On cause. L'accent de Pierre le trahit. Quelqu'un affirme avec assurance : « En voilà un qui est de la bande : il est sûrement Galiléen ! » Pierre, au comble de la frayeur, ne se contente plus de nier. Avec toutes sortes d'imprécations, il ose proférer cet exécrable serment : « Je vous jure que ce n'est pas vrai. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

Et soudain le coq chanta, réveillant dans la mémoire de Pierre l'atroce prophétie de Jésus : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois ! » Au même instant, Jésus traverse la cour du grand-prêtre qui le renvoyait à Pilate. Et le regard du Maître croise celui du renégat. Il lui fend le cœur d'un seul coup et en fait jaillir deux torrents de larmes, qui ne s'arrêteront plus de couler !

Chez Pilate la séance est courte. Il sait à quoi s'en tenir. Il voudrait faire plaisir aux Juifs, mais non pas tout de même à ce prix, de condamner un innocent. Il est vrai qu'on ne l'accuse plus de se prétendre Fils de Dieu. Les Juifs connaissent leur gouverneur qui ne s'intéresse guère à la vérité, mais seulement à l'ordre public. — « Nous t'amenons un homme, lui disent-ils, qui sème la révolte dans tout le pays. Il va jusqu'à défendre de payer le tribut à César, se prétendant le Christ-Roi ! »

Mais Pilate ne s'en émeut pas. Il interroge pour la forme l'accusé qui ne répond rien ; et il déclare tout net aux Juifs : « Vos accusations ne sont pas prouvées. Il n'a rien fait de mal, cet homme. Je vais le châtier, puis le libérer ! »

Mais ces mots provoquent une telle explosion de haine et de menaces, que Pilate en est décontenancé.

Par bonheur, dans ces jours de fête, le roi des Juifs, Hérode, est là. Ils sont mal ensemble ; mais voilà de quoi les raccommoder. Depuis si longtemps Hérode, le sceptique et le débauché, désire connaître Jésus-Christ ! On l'amène donc à sa barre. Mais ce Jésus ce n'est qu'un fou : il ne daigne même pas répondre. On va bien s'amuser de lui !

Ce n'est plus qu'une loque humaine qu'on ramène bientôt après au tribunal de Pilate. Au tout-puissant juge de Rome il appartient de décider. Ah ! si Pilate n'écoutait que la voix de sa conscience ! S'il prêtait seulement l'oreille à l'avertissement de sa femme, qui a vu en songe la vérité sur Jésus-Christ !

3. Mais *la foule*, ameutée par les princes des prêtres, hurle à mort autour du prétoire.

— Il n'a rien fait de mal, proteste Pilate.

— Crucifie-le, répond la foule.

— Pilate insiste : Mais c'est un juste !

— A mort ! à mort ! crucifie-le !

— Vous voulez un mort ? dit Pilate. Voici Barabbas, l'assassin !

— Vive Barabbas ! Qu'on le délivre !

— Et Jésus ?

— Qu'on le crucifie !

Tout est jugé et condamné : la personne du Christ et son œuvre. Ce qu'il est pour Dieu ? Un blasphémateur. Ce qu'il a fait pour nous ? Ce que n'a pas fait le pire des bandits ! Tout est condamné sans appel et même tout renié par le premier de ses disciples. Il ne reste plus à votre vérité, Seigneur, que d'être tournée en dérision et couverte d'ignominie.

« Qu'on l'emmène pour le flageller, » a décidé Ponce-Pilate. Dans la cour du prétoire, on le dépouille de ses vêtements, on lui bande les yeux et on l'attache à une colonne. Les bourreaux tortionnaires arrivent. De leurs fouets aux lanières de cuir ils frappent en cadence à coups redoublés, ouvrant dans le corps des sillons sanglants. La chair vole en lambeaux. Voici ses os à nu. C'est un spectacle à faire peur !

Assez ! assez ! — Non, pas encore. On va s'amuser maintenant. Puisqu'il s'est dit le Roi des Juifs, tressons-lui une couronne d'épines. Et comme elle ne tient pas sur sa tête, enfonçons-la à coups de bâton ! Jetons sur ses épaules cette étoffe écarlate. C'est un manteau qui va très bien à ce corps tout couvert de sang. Et dans sa pauvre main un sceptre

de roseau. — « Salut, Roi des Juifs ! » Et ils lui crachaient au visage. Et ils lui donnaient des soufflets.

Assez ! assez ! — Non, pas encore. Pilate le réclame au balcon du prétoire. On l'y traîne. Avec quelle pitié méprisante Pilate le montre à la foule : « Voilà l'homme ! » Mais sa vue ne fait qu'exciter les instincts sanguinaires de cette populace en délire : « A mort ! à mort ! Crucifiez-le ! »

— Mais c'est votre roi, dit Pilate.

— Notre roi à nous, c'est César ; et tu es l'ennemi de César si tu ne crucifies pas Jésus !

Voyant que la scène tourne à l'émeute, Pilate s'empresse de céder. Mais vous savez, dit-il aux Juifs, « moi je m'en lave les mains. A vous de répondre du sang de ce juste. » Et toute la foule d'une seule voix : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

O mon cher Sauveur, que de fois, hélas ! dans ces jugements iniques, dans ces lâches reniements, dans ces clameurs de dérision vous reconnaissez notre voix ! Mais plus haut et plus fort que le hurlement du péché, prêtez aujourd'hui votre oreille divine aux acclamations enthousiastes qui dans l'avenir monteront vers vous, *glorifiant votre vérité.*

A la face des Caïphe aveuglés par la haine, nous témoignons qu'en vérité vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, car le Verbe engendré dans le sein du Père et unique Dieu avec lui, ce Verbe qui s'est fait chair dans le sein de la Vierge Marie, ce Fils de Dieu et Fils de l'homme, en toute vérité, ô Jésus, c'est vous !

A la face des Pilate prêts à toutes les lâchetés, nous reconnaissons, ô notre Maître, ô notre Ami, que vous avez passé votre vie sur la terre à guérir et à faire le bien.

O Jésus, condamné comme impie et comme malfaiteur, je voudrais ce soir dilater mon cœur et ma voix aux dimensions du monde chrétien et même des siècles à venir, pour couvrir d'un seul mot les clameurs de l'iniquité. Ce que vous êtes, ô mon Jésus ? Ce que vous avez fait ici-bas ? Je le sais, je le sais, et je veux vous le dire. Vous êtes vraiment pour nous le bon Dieu !

Si ce soir le prince des Apôtres vous a renié publiquement, vous avez prié pour lui, afin que sa foi ne défaille jamais ; et jamais elle n'a défailli et ne défaillira jamais. Ah ! vous pouvez vous glorifier, Seigneur, d'avoir été exaucé. L'infaillibilité de tous les successeurs de Pierre, c'est la plus glorieuse et divine vengeance de Jésus, renié aujourd'hui.

Confirmés par lui, combien de vos fidèles, Seigneur, vous rendront à travers les siècles le glorieux témoignage d'une confession non seulement privée, mais publique, et la signeront de leur sang ! Glorifiez-vous, ô mon Sauveur, de ces innombrables martyrs de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions et de tout pays, dont le cri du sang, montant jusqu'au ciel, ne cessera de vous glorifier.

Glorifiez - vous, ô mon Jésus, du cri silencieux qui monte ce soir de nos cœurs, qui demain s'élèvera de toutes nos Tables saintes et ensuite jaillira de toute notre vie : car désormais nous vous confessons à la face des hommes, pour qu'un jour vous nous confessiez devant notre Père qui est dans les cieux.

Ah ! nous voulons, nous autres, que vous régniez sur nous, car en vérité vous êtes notre Roi, que vous régniez sur nos berceaux, sur nos écoles, sur nos bureaux, sur nos ateliers, sur nos champs, que vous régniez sur nos familles, sur nos cités et sur nos peuples.

Avec quelle foi, quelle espérance et quel amour nous crions nous aussi ce soir : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Que du plus haut des cieux où il ruisselle de gloire, il ne cesse plus de tomber sur nos âmes en torrents de vie éternelle !

Car si vous êtes la voie et la vérité, ô Jésus, vous êtes encore la vie.

Mais d'abord qu'elle soit crucifiée : *O Crux, ave !*

III. — *Je suis la vie*

« Je suis la vie, » a dit Jésus, la seule vie qui vous donne la force de gravir la montagne de la perfection, parce qu'elle vous anime d'un souffle divin.

Vous êtes cette vie-là, ô Jésus ? Il faut donc qu'aujourd'hui cette force s'épuise à gravir le mont du Calvaire, et même que ce souffle expire sur la croix ; car c'est par ce chemin que votre vie, Seigneur, atteindra sa gloire suprême.

Il le faut ? Il en est ainsi. Vous allez le voir, m. f.

1. Le cortège se met en marche *vers la montagne du Calvaire.* Suivons-le jusqu'au bout.

En tête, la cohorte des soldats romains.

Puis Jésus, chargé de sa croix. Il fait peur à voir. Le Prophète, qui l'a vu des siècles à l'avance, nous dit : « Ce n'est plus un homme, tellement il est défiguré. » Comment a-t-il encore la force de marcher, en portant sa croix ?

Des saintes femmes l'accompagnent, qui pleurent à faire pitié.

Parmi la foule : des bourreaux, des curieux, des amis, des indifférents.

Derrière, deux assassins condamnés au même supplice.

La route est longue jusqu'au Calvaire pour un homme à moitié mort. N'en pouvant plus, il tombe une première fois. Sous l'aiguillon des cris sauvages d'une populace ivre de sang, des coups de fouet des bourreaux et des piques des soldats, il se relève et il avance, pour retomber un peu plus loin. Cette fois il est à bout, il ne peut plus se relever.

Si vous voulez, bourreaux, le crucifier vivant, ôtez de son épaule cette lourde croix qui l'écrase. Voilà justement un bon Cyrénéen, qui s'apitoie sur son sort. Forcez-le à porter la croix.

Or tandis qu'à pas lents Jésus gravissait les pentes du Calvaire, il rencontra sa mère, Marie. L'Evangile n'en dit rien : il n'y a pas de mots, sans doute, pour contenir de telles douleurs. Marie vit son Fils adorable devenu l'opprobre des hommes et la dérision du peuple. Mais, prenant son cœur à deux mains, elle voulut, la première au monde, faire avec Jésus son Chemin de croix.

Les bourreaux n'osaient plus harceler leur victime. On laissa Véronique essuyer son pauvre visage et Jésus imprimer sur la toile sa face ensanglantée.

2. On arriva ainsi au *sommet du Calvaire,* et le Sauveur n'était pas mort.

Avec quelle férocité les bourreaux se jettent sur lui, le dépouillent de sa robe, le couchent sur la croix ! Clouez ses mains, clouez ses pieds. Ils se crispent ? Tirez les muscles, brisez les os ; mais

clouez-le solidement. Maintenant qu'on l'élève ! Laissez tomber au fond du trou l'horrible instrument de supplice. Si la secousse déchire son être, cela n'a aucune importance. Ce qu'il faut, c'est que la croix de Jésus-Christ soit tellement bien plantée en terre, qu'on ne puisse plus l'en arracher jusqu'à la fin du monde.

C'est fait.

Maintenant, Christ, descends de ta croix si tu peux. C'est le moment de nous prouver que tu es bien le Fils de Dieu. Toi qui sauvais les autres, qu'attends-tu donc pour te sauver ?

Ainsi hurlaient les princes des prêtres, vomissant injures et blasphèmes dans l'ivresse de leur vengeance. Chacun son tour ! C'est le nôtre à cette heure, et comme il est beau !

Jésus, lui aussi, regarde *cette foule*. Pas un ami qui le console par sa présence tout au moins. Où donc sont les paralytiques, les boiteux, les aveugles que vous avez guéris, Seigneur ? « *Quœsivi*. Je cherche, dit le prophète, et je ne vois pas un consolateur. »

Regardez, ô mon doux Sauveur, à votre droite ce *bandit* qui est crucifié près de vous. Il a foi en vous, et il confesse la vérité hautement à son compagnon de supplice qui blasphème à votre gauche : « Tu n'as donc pas peur de Dieu, toi non plus ? Pour nous, c'est justice d'être mis à mort. Nos crimes le méritent, mais ce juste n'a rien fait de mal. » Et à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous arriverez dans votre royaume. » Et Jésus lui répond : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis ! »

Regardez maintenant au pied de votre croix, Seigneur. Votre sainte amie, Marie-Madeleine ; Jean, votre apôtre bien-aimé ; et Marie, votre pauvre mère. Que vont-ils devenir après votre mort ? Et Jésus dit à Jean : « Voilà ta Mère ; » à Marie : « Voici ton enfant. »

Maintenant, ô Jésus, levez les *yeux au ciel* pour appeler Dieu votre Père. Mais non, il ne paraît pas. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi donc m'abandonnez-vous ? Père, je remets mon âme en vos mains ! Et poussant un grand cri de mort : « *Consummatum est !* C'est fini ! » il expira.

C'est fini. Désormais, jusqu'à la fin des siècles, la croix étendra sur le monde ses bras non plus ensanglantés, mais *rayonnants de gloire*. Tandis que notre soleil n'éclairera que nos ténèbres, nos misères, nos deuils, nos ruines, nos révolutions, notre mort, la croix, toujours debout sur cet univers chancelant et sur les êtres qu'il emporte dans son tourbillon infernal à la recherche d'un bonheur qui fuit de toutes parts, la croix, toujours debout, répandra des flots de lumière, de consolation, d'espérance, de force, de joie et de vie éternelle.

Venez, chrétiens, puiser la vie aux sources sacrées du Sauveur. Cinq ont jailli sur le Calvaire des pieds, des mains et du cœur percés de Jésus. Elles coulent toujours, les mêmes, les mêmes.

Où donc ? Là, là, sur cet autel. Car ne croyez pas que la Passion de Jésus-Christ ne soit qu'un souvenir perdu dans le lointain des âges, qu'une imagination pieuse essaie de réveiller aujourd'hui.

Il n'est, hélas ! que trop vrai de reconnaître avec l'Apôtre qu'il y a encore des hommes qui crucifient Dieu dans leur cœur, des curieux qui le voient mourir sans comprendre, des indifférents qui ne regardent pas et même de prétendus amis qui se cachent mourant de peur.

Et si cela fut toujours vrai, à notre époque, m. f., le mystère de la Passion et de la gloire de Jésus-Christ étreint le monde plus que jamais.

Il faut que vous sachiez cette chose effrayante et hideuse à la fois : les Soviets russes, au cours de leurs luttes sauvages contre notre civilisation, ayant découvert, c'était très facile, que la religion était l'obstacle radical à leur triomphe, ont voué et décrété une haine satanique à Dieu, au Christ et à son Eglise. Tous les moyens sont mis en œuvre pour leur propagande infernale ; mais le pire de tous, le voici : écoutez cela, vous surtout, mes enfants.

Sous le nom de « pionniers de Lénine, » ils recrutent et embrigadent dans tous les pays du monde — il y a de ces brigades en France et à Paris — des enfants de six à quatorze ans, qui s'engagent non seulement à ne pas croire en Dieu, mais à détruire la foi dans l'âme de leurs camarades. A la fin de chacune de leurs réunions, on oblige ces pauvres petits à maudire le Christ, à cracher sur des crucifix, à les piétiner rageusement, à souiller des images et même des saintes hosties. C'est à faire frémir de honte et de douleur.

En face de ces atrocités impies commises journellement par des enfants de votre âge, allez-vous rester indifférents, vous autres ?

Alors que du fond de son tabernacle, comme jadis du haut de sa croix, Jésus cherche encore des consolateurs, le laisserez-vous achever sa plainte : « *Quæsivi et non inveni*. Je cherche des enfants qui me consolent des autres, et je n'en trouve pas » ?

Non, non, il ne le dira pas. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Vous savez bien, ô mon Jésus crucifié, que ces petits enfants vous aiment. Si jusqu'ici peut-être ils n'ont pas toujours exalté votre croix, glorifié votre sacrifice par une piété et une obéissance capables de tous les sacrifices, aujourd'hui je lis dans leurs yeux leur résolution sainte de vous consoler désormais de l'impiété des autres ; plus d'autres enfants oseront vous renier, vous maudire et vous blasphémer, plus nos chers enfants voudront vous chanter, vous bénir et vous glorifier ; plus les autres s'efforceront de souiller et d'effacer de leur âme et de leur vie les traits de Jésus-Christ imprimés en nous au baptême, plus vous voudrez, vous, mes enfants, les graver très profondément dans votre être et les faire resplendir dans toute votre vie.

Si par malheur, m. f., quelques-uns d'entre vous étaient encore dans le péché, qu'ils prennent la place de la pécheresse convertie et qu'ils mêlent leurs larmes au sang de notre Sauveur. Voyez-le. Il vous tend les bras et vous ouvre son cœur dans son Eucharistie. Venez y chercher, avec le baiser de paix, le pain des forts, le vin qui fait germer les vierges !

Ames justes, prenez la place de ce disciple bien-aimé. Vous pensiez peut-être qu'on peut toujours rester la tête penchée amoureusement sur la poitrine de Jésus, pour écouter battre son cœur. Ecoutez-le vous répéter : « Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » Le Dieu que vous aimez, c'est un Dieu crucifié. Allons donc tous ensemble, et mourons avec lui !

Où donc ? Là, là, sur cet autel ; car l'autel, c'est bien le Calvaire, et la messe c'est sa Passion, et l'hostie de nos communions c'est son corps livré pour nous, c'est son sang répandu pour nous.

Tous ceux que vous voyez ce soir, ô mon Sauveur,

serrés au pied de votre croix, vous les verrez après-demain serrés amoureusement à votre table eucharistique, où vous les remplirez de votre force, de votre souffle, de votre gloire.

O Jésus, qui nous avez dit : « Je suis venu sur terre pour vous donner la vie, une vie plus abondante, » rendez la vie à ces pécheurs, augmentez la vie de ces justes, jusqu'au jour et à l'heure de notre sainte mort, où vous pourrez enfin nous dire : « En vérité, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis. » Ainsi soit-il.

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

XIV

Pour le Vendredi Saint

LA PLUS GRANDE MARQUE D'AMOUR

Mes frères,

Le Christ a été homme : comme nous il a connu la pauvreté, le travail et la souffrance ; comme nous aussi il a été sensible à la joie et à la douleur, aux différents sentiments qui émeuvent notre cœur; nous avons reconnu en lui un frère. Puis nous l'avons vu penché sur les malheureux pour leur prodiguer soulagement et consolation ; nous avons admiré les richesses de son cœur généreux. Nous arrivons au terme de nos découvertes : la suprême marque de son amour, le sacrifice de sa vie pour ses frères. N'a-t-il pas dit lui même : « La plus grande marque d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime » ?

I. — *La Passion du Christ*

Quand le Christ mettait sa puissance divine au service de l'humanité, nous pouvions admirer la condescendance d'un Dieu pour ses créatures, mais c'était pour lui chose facile et agréable ; quand il partageait nos labeurs et comme nous gagnait son pain à la sueur de son front, il lui en coûtait davantage et il nous apparaissait plus humain, plus proche de nous ; quand la douleur l'atteignait, le brisait, nous nous sentions émus. Mais maintenant nous allons le voir aux prises avec les souffrances les plus cruelles et avec la mort la plus pénible, et tout cela pour nous, pour notre bonheur et notre salut. Nous allons voir alors que le Christ n'est point le grand seigneur qui se fait aimable et simple pour distribuer très largement et avec ostentation des bienfaits sur son passage, puis disparaît, laissant après lui une réputation glorieuse et émue ; le Christ est vraiment le frère de notre humanité, et toute sa mission, toute son œuvre est de nous venir en aide ; après Dieu, nous occupons toute la place dans son cœur.

Pour nous en convaincre, faisons un retour vers le passé et suivons Jésus, du Cénacle où a été institué son testament spirituel, jusqu'au Calvaire où il va mourir. Dès les premières semaines de sa vie terrestre, la persécution a été prédite par le vieillard Siméon ; depuis quelques mois, elle s'est faite violente et audacieuse, elle s'est maintes fois attaquée au divin Maître, sans pouvoir le saisir : « son heure n'était pas encore venue. » Mais maintenant elle est arrivée, l'heure où il veut se livrer librement à la mort, afin de nous rendre la vie ; dans l'intimité, dans le silence et la solitude d'un jardin tranquille, hors de Jérusalem, il s'est rendu avec ses apôtres ; maintenant il prie, la face contre terre, mais voici que la mort lui apparaît horrible et terrifiante : il est jeune, il n'a pas trente-cinq ans, il a une mère, des amis auxquels il est attaché ; la mort lui semble, comme à nous, un déchirement douloureux, surtout à son âge ; son cœur se trouble, sa chair frémit, un cri d'ardente supplication s'échappe de ses lèvres : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Certains esprits ont osé prétendre que la divinité toute puissante ne pouvait permettre au Christ de souffrir ; ils ont semblé dire que la Passion de Jésus ne lui avait pas coûté davantage que le miracle de Cana ou la guérison de l'aveugle-né. C'est équivalemment nous dire que Jésus a simulé la souffrance ; nous ne pouvons admettre une interprétation qui nous paraît blasphématoire, étant donnée l'aversion du Maître pour tout ce qui ressemble à de l'hypocrisie. Tout au contraire, nous pensons que le Christ, doué d'une sensibilité d'autant plus profonde que sa nature humaine était plus parfaite, a dû ressentir autant et plus que tout autre les angoisses de l'agonie.

Dans cette angoisse, il cherche un peu de consolation. Hélas ! elle ne lui vient ni du ciel, car Dieu reste sourd à sa prière, ni de la terre, car ses amis par trois fois sollicités n'ont pu résister au sommeil et veiller avec lui. Il lui faut donc boire le calice jusqu'à la lie et accepter la volonté de Dieu. « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Admirez ici, m. f., la beauté, la grandeur du sacrifice et de l'amour : Jésus sent toute la douleur que la mort peut causer à un être jeune ; il ne reçoit, en cette douloureuse circonstance, aucune consolation et cependant il adhère pleinement à la volonté de Dieu. Il peut dire maintenant à ses apôtres : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous et allons. »

Une seconde étape commence alors pour Jésus : celle des humiliations. Judas, qui l'aborde à l'entrée du jardin, était un des siens ; tout à l'heure encore il mangeait avec lui l'agneau pascal ; maintenant c'est le traître qui livre son bon Maître à ses ennemis, et du baiser qu'il lui donne, et qui est le signe de l'amitié, il a fait l'instrument de son crime. Alors, au signal convenu, une troupe armée d'épées et de bâtons se rue sur le groupe formé par Jésus et les siens ; Pierre prend peur et frappe au hasard ; Jésus l'arrête, il n'a pas l'intention de se défendre; craignant alors pour leur vie, les apôtres prennent la fuite et le Christ reste seul.

On l'enchaîne, on lui lie les mains comme à un criminel, et on le traduit quelques heures plus tard devant le Sanhédrin ; là il entend toutes sortes de dépositions mensongères et haineuses faites par de faux témoins ; un soldat lui manque de respect et lui donne un soufflet ; Pierre, qui est revenu timidement pour avoir des nouvelles, le renie par trois fois ; le grand-prêtre, déchirant ses vêtements, l'accuse de blasphème parce qu'il se dit « Fils de Dieu. » On a trouvé l'accusation cherchée, le motif de condamnation, maintenant il faut qu'il meure ; mais seul Pilate, gouverneur romain, a droit de vie et de mort ; il faut obtenir de lui la sentence. Au matin donc, on se rend chez lui et une foule haineuse et bruyante accompagne le cortège.

Mais Pilate apprend que c'est en Galilée surtout que s'est déroulée l'activité du Christ ; or Hérode, tétrarque de Galilée, est en ce moment à Jérusalem ; à lui donc de mener l'enquête sur les faits et gestes de l'accusé. Le meurtrier de Jean-Baptiste, qui s'est assuré le silence du prophète en le sacrifiant à une femme indigne, a souvent entendu parler de Jésus, mais semble ne pas le connaître. L'occasion est bonne pour lui de s'en amuser, de lui demander un signe, un prodige quelconque, et comme l'accusé ne se prête pas à ses caprices, il le traite par l'ironie et le renvoie à Pilate, couvert de dérision.

Le faible gouverneur n'a rien contre Jésus ; il ne comprend rien et n'attache aucune importance au grief religieux de blasphème ; quant aux accusations de complot ou autres semblables, il ne paraît pas y croire ; mais les cris de la foule sont impressionnants et la haine des grands-prêtres est tenace et menaçante. Il tremble pour la paix de sa province et plus encore pour sa place ; il espère s'en tirer par une demi-mesure et livre Jésus aux bourreaux pour être flagellé. Hélas ! ceux-ci sont des soldats romains, heureux non seulement de se divertir, mais encore de se divertir aux dépens des Juifs qu'ils méprisent. Jésus s'est dit roi ; ils vont se moquer de sa royauté ; un lambeau de pourpre sera son manteau royal, un fût de colonne son trône, un roseau son sceptre, des épines sa couronne ; et lui ayant bandé les yeux, ils lui crachent au visage, ils le frappent, ils lui donnent des soufflets et se moquent de lui. Quand Jésus revient, il n'a plus ni beauté ni aspect humain ; Pilate est presque ému de le voir ainsi, mais la foule ne se contente pas de si peu ; le gouverneur essaie un autre subterfuge, qui n'a pas plus de succès ; à Jésus on préfère le criminel, le bandit Barabbas. Enfin Pilate cède, Jésus est condamné à mort.

Nous arrivons donc à la troisième étape : la montée du Calvaire. Le Christ qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il se renonce et qu'il prenne sa croix, » accepte la sienne. Un citoyen romain ne pouvait être soumis à ce supplice, réputé ignominieux et réservé aux esclaves et aux bandits. S. Paul n'y sera point condamné, mais aura la tête tranchée par le glaive. Jésus, Homme-Dieu, accepte la croix qu'on lui présente. Il la charge sur ses épaules et se met en route.

Le cortège s'avance lentement à travers les rues étroites et encombrées de Jérusalem ; Jésus, épuisé par les coups reçus, par le sang qu'il a perdu, sent ses forces le trahir ; plusieurs fois il tombe sous le poids de la croix, de nouveau meurtri par les pierres du chemin, par les aspérités du bois de son supplice. On se décide enfin à lui donner de l'aide, mais seule la crainte de le voir succomber avant le terme inspire ce geste qui ignore la pitié.

Marie s'est hâtée sans doute avec quelques amis par une rue transversale, ou bien elle a gagné la porte de la ville ; la mère et le fils sont en présence ; pour Jésus c'est à la fois une consolation et un accroissement de douleur ; la peine de sa mère tant aimée, la solitude qui va devenir son lot, retentissent douloureusement dans son cœur de fils. Enfin on arrive au sommet du Calvaire.

Jésus est dépouillé de ses vêtements, le sang desséché a collé sa tunique à sa chair ; arrachée brutalement, elle fait se rouvrir chaque plaie, causant au patient une douleur intense. Il semble bien que, suivant la coutume, le breuvage qu'on lui offre était destiné à adoucir ses derniers moments, ôtant la raison au supplicié, diminuant sa sensibilité. Mais il le refuse ; n'a-t-il pas accepté de boire le calice jusqu'à la lie ?

Maintenant on le cloue à la croix ; pour d'autres, on utilise des cordes ; pour lui on prend des clous ; encore quelques instants, quelques heures peut-être et ce sera fini. Mais qu'ils sont longs, ces instants, qu'ils sont douloureux ! Au dedans, une fièvre intense et une solitude affreuse ; Dieu semble toujours abandonner son Fils ; tout autour, des bourreaux qui se moquent, une foule qui blasphème, des passants indifférents.

Et Jésus sait encore s'oublier pour songer à notre pauvre humanité : « Ce soir, tu seras avec moi en paradis, » dit-il au bon larron. « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Et voyant à ses pieds Marie et le disciple bien aimé : « Mère, voilà votre fils. — Voilà votre mère. » Marie est invitée à reporter sur nous tous la tendresse profonde et maternelle qu'elle avait pour son Jésus.

Maintenant « tout est consommé. » Il remet son âme entre les mains de son Père et il expire. Il nous a donné la grande marque d'amour, qui est « de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

II. — *Jésus est mort pour nous*

Il convenait, en ce soir du Vendredi Saint, émouvant anniversaire du plus grand drame de l'histoire, il convenait, dis-je, de rappeler en détail, pour émouvoir nos cœurs et instruire nos âmes, les souffrances du Christ. Maintenant il nous faut approfondir cette parole : « Il a donné sa vie pour

nous. » Nous verrons d'abord comment il s'est offert librement à la mort, à l'heure choisie par lui ; ensuite comment il a pris notre place, s'est chargé de nos fautes et a satisfait pour nous à la divine justice.

Bien des fois les Juifs avaient essayé de se saisir de Jésus, dont la bonté rayonnante et aussi les reproches qu'il faisait à leur hypocrisie offusquaient leur orgueil. Jamais ils n'avaient réussi. Ou bien leurs envoyés, subjugués par la parole du Christ, revenaient sans avoir rien tenté ; ou bien, au dernier moment, ils craignaient que la foule, soulevée contre eux, ne leur jouât un mauvais tour ; quand ils ramassaient des pierres pour les lui jeter, une force mystérieuse retenait leurs bras, ou bien Jésus disparaissait de façon surprenante. En réalité, nous disent les évangélistes, « son heure n'était pas encore venue. » Jésus montrait par là qu'il ne serait pris qu'à l'heure choisie par lui ; croire au triomphe des pharisiens dans la Passion ne serait qu'une erreur ; Jésus devait s'offrir comme une victime d'expiation et d'amour, mais non point succomber, enfin vaincu par la persécution.

Au moment où S. Pierre tire l'épée et en frappe un serviteur du grand-prêtre, Jésus lui dit : « Ne crois-tu pas que je pourrais prier mon Père, et il m'enverrait de suite plus de douze légions d'anges. » De cela Judas était si convaincu qu'il avait fondé tout son manège sur cette espérance, ce serait un jeu pour le Maître d'échapper à ses bourreaux, tandis que lui tiendrait le prix de sa ruse ; aussi, quand il comprend que Jésus ne se défendra pas, il se trouble, il désespère et il se tue.

C'est que, pour Jésus, l'heure prévue, annoncée, attendue vient de sonner. Et il vient de donner son acquiescement à la volonté de son Père ; il va maintenant, calme et résolu, mais de son plein gré, au devant de la mort. « Je donne ma vie pour mes brebis, a-t-il dit aux apôtres ;... je donne ma vie pour la reprendre ensuite... et personne ne saurait me l'arracher. Je l'offre spontanément et de moi-même. » (Jo., x, 15, 17, 18). La prophétie se trouve confirmée par la réalité.

Mais si Jésus donne sa vie, c'est pour nous, c'est au bénéfice de notre humanité. Depuis, en effet, que le péché était entré dans le monde, la malédiction divine pesait sur le genre humain et la faute appelait une réparation. Or une offense a ceci de caractéristique que plus la personne offensée est élevée en dignité, plus la faute est grave. Je serais plus coupable de frapper un prince de l'Eglise que de frapper un enfant ; un manque de respect à un supérieur est plus grave qu'envers un égal. Mais ici, c'est Dieu qui est l'offensé, Dieu, l'Eternel, l'Infini, le Créateur et souverain Maître de toutes choses, Dieu dont la dignité est infinie. C'est pourquoi la faute est infinie.

Celui qui a péché pourra-t-il réparer ? En justice, ce serait normal et nécessaire ; en fait, c'est impossible, car si l'offense se mesure à la dignité de l'offensé, l'hommage est proportionné à la dignité de celui qui offre ; celui qui offre et qui répare, dans l'hypothèse, c'est l'homme, un être que son double caractère de créature et de pécheur rend très petit devant Dieu. La réparation qu'il peut offrir est donc de minime valeur, et toute la distance qui le sépare de Dieu distingue aussi l'expiation de l'offense.

Mais, direz-vous peut-être, Dieu est infiniment miséricordieux ; qu'il se contente donc d'un bon mouvement, d'une réparation insuffisante il est vrai en rigueur de justice, mais qui est la mesure des forces humaines ; qu'il ne soit pas inexorable, qu'il tienne compte de notre faiblesse et ne réclame pas l'impossible ! — Vous invoquez la divine miséricorde, mais Dieu n'est-il pas aussi l'infinie justice ? Et cette vertu n'exige-t-elle pas non seulement que le mal soit réparé, mais que l'expiation soit proportionnée à la faute ? Au voleur qui a soustrait mille francs, la justice réclamera-t-elle un dixième seulement ?

Ainsi, dès la faute commise, notre humanité s'est-elle trouvée sous le poids d'une malédiction inéluctable. Mais Dieu a eu pitié de nous ; à nos premiers parents chassés du paradis terrestre, il a donné la promesse d'un Sauveur ; par ses prophètes, il a entretenu dans le peuple juif cette attente messianique ; tous les justes de l'Ancienne Loi ont vécu de cette espérance.

Enfin le Messie attendu est arrivé, et le Christ — c'était lui — a pris sur lui les fautes des hommes ses frères, et il s'est livré à la mort afin de les expier. Mais comme il était Dieu en même temps qu'il était homme, il a pu donner à ses souffrances une valeur infinie. Dès lors, la réparation égalait l'offense en rigueur de justice ; Dieu, satisfait, retirait sa malédiction qui jusque-là pesait sur l'humanité. Comme a dit S. Paul, « le Christ a détruit le décret de mort porté contre nous, en le fixant à la croix. » (Col., ii, 14).

Tel le volontaire qui, pour une mission périlleuse, s'élance vers le danger et vers la mort, pour le salut et la sécurité des siens, Jésus, frère de notre humanité, s'est offert à la mort, a payé pour nous, a réalisé l'antique prophétie faite à Abraham : « Toutes les nations de la terre recevront les bénédictions célestes par celui qui sortira de ta postérité. » (Gen., xxii, 18).

III. — *Les bienfaits de la Rédemption*

Jésus aimait à parler au peuple en paraboles, c'est-à-dire en empruntant à la vie quotidienne des scènes familières, soit connues de ses auditeurs, soit faciles à comprendre, et qui lui servaient de comparaisons. On l'a bien souvent imité, surtout pour mettre à la portée d'esprits peu cultivés des idées un peu abstraites, comme il s'en rencontre dans la religion. Vous avez encore présentes à l'esprit les paraboles du royaume de Dieu : « Le royaume des cieux est semblable à

un grain de sénevé... à un père de famille qui loue des ouvriers pour sa vigne... au roi qui fait un festin pour les noces de son fils, au laboureur sorti pour répandre la semence, etc. »

Parfois Jésus choisissait ses comparaisons non plus autour de lui, mais dans sa propre vie; il enseignait par son action; rappelez-vous la guérison de l'aveugle-né; à cet homme, affligé d'une infirmité très pénible, Jésus accorde l'incomparable bienfait de la vue; mais ce geste est, dans sa pensée, la figure et l'annonce d'une grâce plus haute et plus précieuse : rencontrant peu après son miraculé, il lui parle, éveille en lui la foi au Messie Fils de Dieu et le laisse croyant. La lumière naturelle du corps a été le prélude de la lumière surnaturelle de l'âme; pourquoi ne serait-il pas l'envoyé divin, le Sauveur attendu, celui qui a pu ouvrir les yeux d'un aveugle de naissance ?

Autre fait plus caractéristique encore : la multiplication des pains : avec cinq pains d'orge et deux poissons, Jésus a nourri des milliers de personnes; dès le lendemain matin, comme les foules accourent vers lui, tout au souvenir du miracle et ravies d'admiration, il leur parle de l'Eucharistie, ce pain vivant qui, multiplié miraculeusement lui aussi, doit porter la vie au monde, la vie qui ne connaît pas de fin.

Ainsi, dans la vie du Christ, miracles et guérisons, semés à profusion, ont-ils valeur de figure et de signe. Rien qui puisse mieux frapper l'imagination et se fixer dans la mémoire que la vue d'une résurrection ou de la guérison d'un paralytique ou d'un lépreux. Ceux qui ont assisté à ces scènes ou même simplement les ont entendu raconter, ne peuvent plus les oublier; elles se gravent dans l'esprit de manière indélébile. Mais ces scènes comportent un enseignement.

Réduire le Christ à n'être qu'un guérisseur ou un faiseur de miracles, ce serait considérablement réduire sa mission. Prétendre qu'il n'est venu sur terre que pour améliorer un peu notre existence humaine ou nous prodiguer quelques consolations serait une erreur grossière. Lui reprocher d'avoir, malgré sa grande bonté, laissé subsister le mal et la souffrance, serait la preuve que l'on n'a rien compris à sa mission.

Jésus est venu apporter au monde, non pas la lumière naturelle — il y aura toujours des aveugles, et cette infirmité ne sera pas nécessairement une punition du ciel — mais à toute âme de bonne volonté la lumière surnaturelle de la foi qui guidera ses pas et la conduira à la vie éternelle : « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra... et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. »

Jésus est venu pour guérir non les corps — il y aura toujours des malades, et, même à Lourdes, tous ne seront pas guéris — mais les âmes blessées par le péché, quand elles viendront comme l'enfant prodigue implorer leur pardon.

Jésus est venu, non pour apaiser la tempête, arrêter tout fléau, nous mettre à l'abri de toute calamité, mais bien pour être avec nous comme un père et un ami veillant aux intérêts de notre âme et l'aidant à lutter, à travailler, à mériter, apaisant la tempête des passions et repoussant les assauts du démon.

Jésus n'est pas venu pour nourrir les hommes miraculeusement — la loi de Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, » subsistera jusqu'à la fin du monde, et d'ailleurs Jésus lui-même a bien voulu s'y soumettre. — Ce sont les âmes qu'il veut nourrir : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous... Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour. »

Jésus n'est pas venu pour abolir le travail, la souffrance et la mort; mais il a sanctifié le labeur par son exemple, et de ce qui était une corvée il a fait une prière; avant lui, le travail était un châtiment du péché, maintenant c'est la part de la besogne que le père de famille distribue à chacun des siens; la souffrance était la marque humiliante et pesante de la malédiction divine; maintenant elle est devenue source de santé spirituelle et de vie; si étrange que cela paraisse, si elle est acceptée chrétiennement, elle devient le remède de nos misères morales et gage de salut.

Enfin la mort n'est plus qu'un heureux passage, c'est l'entrée dans la vie, c'est le sommeil de l'enfant qui s'endort dans les bras paternels pour contempler, à son réveil, la face de son Père.

Le Christ, en passant ici-bas, a donc transformé totalement la condition de notre humaine nature; il a détruit le péché et le mal qu'il avait apporté avec lui. S'il a laissé subsister quelque douleur, c'est que le ciel, le bonheur éternel, tout en restant le libre don de la divine munificence, ne peut cependant se passer de tout mérite; c'est que Dieu infiniment saint ne peut accepter dans sa société des âmes impures, et la douleur a justement un rôle de purification; enfin c'est que le salut de chacun et notre sanctification ont leur source dans la Passion de Jésus et que la douleur est justement pour nous le moyen de puiser abondamment à cette source intarissable.

* *

Le drame du Calvaire, que la liturgie de l'Eglise nous rappelle aujourd'hui d'une façon si prenante, domine donc l'histoire de l'humanité; par cet acte de suprême amour, le Christ a assuré à tout homme de bonne volonté une éternité de bonheur, et les bienfaits visibles qu'il a semés sur son passage, n'ont été qu'une pâle image et qu'une imparfaite figure des bienfaits éternels assurés à toutes les âmes croyantes.

De même que le regard du Christ dépassait son temps et sa patrie pour embrasser le monde et les siècles, de même que son cœur enveloppait de tendresse l'humanité tout entière, de même sa mission dépassait infiniment celle d'un guérisseur ou

d'un consolateur passager. Dans tous les siècles, il est et restera le plus grand serviteur de l'humanité, l'unique sauveur du monde.

XV

Pâques

« ALORS ILS LE RECONNURENT »

Mes frères,

Dans le récit des apparitions de Jésus après sa résurrection, l'histoire des disciples d'Emmaüs apparaît, se détache du reste, comme une nouvelle riche de poésie et de sentiments. C'est le soir, vers la fin de la journée ; deux hommes, pensifs et graves, quittent Jérusalem et vont vers Emmaüs, un bourg voisin ; leur cœur est plein d'angoisse et de tristesse, car ils avaient connu Jésus, le Maître si puissant en œuvres et en paroles, et voyant sans doute en lui le Messie attendu, ils lui avaient donné toute leur confiance.

Hélas ! voici le troisième jour qu'il est couché dans son tombeau, ses ennemis ayant eu raison de lui avant même qu'il ait vraiment commencé son œuvre ; lui qui apparaissait si grand et si puissant, il a été humilié, il a été vaincu. On a dit, il est vrai, qu'il était ressuscité : paroles en l'air, propos de femmes, simples bavardages ! Ils n'ont pas ajouté foi à semblable légende.

Sans se faire connaître, sous les traits d'un voyageur, Jésus les aborde et fait route avec eux ; invité à prendre le repas du soir, il accepte et s'assied à leur table, mais voici qu'une lumière l'environne, que leurs yeux émerveillés reconnaissent le Maître tant aimé. Leur histoire est celle de beaucoup d'âmes chrétiennes. Puisse-t elle aussi devenir la nôtre !

I. — « *Je suis toujours avec vous* »

Toutes les époques de l'histoire ont eu leurs malheurs et leurs revers. Depuis que le péché a séparé l'homme de Dieu et l'a mis en état de révolte contre lui, l'ordre général du monde a été troublé et les malheurs des nations ont toujours leur origine dans les fautes des hommes. Plus celles-ci sont nombreuses et graves, plus aussi les hommes s'éloignent de Dieu, et plus le déséquilibre social est grand et ses conséquences funestes.

Les temps où nous vivons n'échappent point à cette loi générale. Combien se plaignent que tout va mal ! La vie est dure, les gains diminués, une période de prospérité qui nous a accoutumés à des conditions de vie qu'ignoraient nos pères est suivie d'une période de crise et de restrictions ; le pain est difficile à gagner, les économies deviennent impossibles, une nombreuse famille à élever est une lourde charge et un grave souci. Bienheureux encore quand la maladie ne survient pas pour compliquer l'existence, absorber l'épargne des années antérieures ou même bouleverser par des deuils cruels la vie familiale !

L'espoir des jours meilleurs soutient les plus vaillants et les garde à l'abri du découragement et de la révolte. Mais à la longue, quand le fardeau ne s'allège pas, la faiblesse humaine se lasse, la tristesse et l'abattement s'emparent des âmes, et les cœurs s'aigrissent volontiers ; alors c'est vraiment la lutte pour la vie et c'est la lutte des classes.

Et beaucoup, semblables aux pèlerins d'Emmaüs, s'abandonnent à leur désespérance ; ils ne voient de salut nulle part, ils ne connaissent et ne voient aucun remède, ils n'aperçoivent à l'horizon des temps que de sombres nuages. Et voici que le Christ, celui qui de ses tabernacles nous accompagne et nous suit dans tous les détails de notre vie, voici que le Christ les aborde en ce jour de Pâques.

« Pourquoi êtes-vous tristes ? » leur dit-il. — Comment ? vous ne savez pas, reprennent ces découragés, vous vivez au vingtième siècle et vous ignorez nos malheurs ? Aux lendemains de la grande guerre qui nous a fait tant de mal, nous avions, nous les survivants, retrouvé nos foyers, nos familles et nos terres. Dans la paix revenue nous avions réalisé une vie confortable ; les labeurs étaient bien récompensés et les loisirs intéressants ; on s'était repris à espérer. Mais maintenant tout est bien changé. — Et le Christ leur redit, comme aux deux disciples : Insensés que vous êtes et hommes de peu de foi ! vous n'avez pas compris votre destinée. Vous avez oublié que vous aviez une âme faite à l'image de Dieu, qu'il y avait pour cette âme une autre vie que celle-ci ; vous avez faussé la notion du bonheur et vous avez cessé de comprendre le rôle bienfaisant de la souffrance. Vous avez cherché des maîtres qui, essayant de satisfaire vos caprices, vous ont égarés. Le salut doit vous venir d'ailleurs : le vrai bonheur, c'est moi qui vous l'apporte ; le monde pouvait gémir tant que pesaient sur lui la malédiction divine et le règne de Satan, du péché et de la mort. Mais j'ai vaincu tout cela et je vous apporte les bénédictions de Dieu. Je suis ressuscité et je suis toujours avec vous. « *Resurrexi et adhuc tecum sum.* »

II. — « *Alors ils le reconnurent* »

Mais tandis que Jésus parlait aux pèlerins d'Emmaüs, si leur cœur était ardent, leurs yeux ne le reconnaissaient pas. Ainsi Jésus, l'unique sauveur du monde, le plus grand bienfaiteur de l'humanité, le grand ami au cœur si généreux, n'est-il pas connu ? La parole de Jean-Baptiste aux foules qui l'écoutaient pourrait nous être adressée en toute exactitude : « Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. »

Pour les uns, Jésus, ce n'est plus qu'un nom, très lointain, appris et prononcé il y a bien longtemps, sur les bancs du catéchisme, et qui aujourd'hui, pour ces indifférents, n'a plus aucun sens et ne parle point à l'âme.

Pour d'autres, c'est un homme de bien qui a aimé ses frères les hommes et mis à leur service la bonté de son cœur, autour duquel les foules se sont empressées. Ceux-là accordent volontiers au Christ un souvenir mêlé d'admiration, mais pour eux, tout cela c'est de l'histoire et il ne leur vient pas à l'idée que ce Christ puisse encore avoir une influence sur notre monde actuel.

Pour certains chrétiens, en qui les passions ont asservi jusqu'à la raison, Jésus n'est qu'un gêneur, entravant nos libertés humaines, nous condamnant à une discipline trop rigoureuse; alors ils le rejettent de leur vie, délibérément, afin d'être libres. Avec une légère différence, certains admirent la morale du Christ, mais ne la croient possible qu'à certaines âmes privilégiées; selon eux, Jésus ne connaîtrait pas les exigences du cœur humain, il ne comprendrait pas la vie, il y aurait donc dans sa doctrine à prendre et à laisser; ou bien encore, selon d'autres, le Christ aurait prêché une religion pour les femmes et les enfants; ne voyant dans le christianisme que des gestes ou des formules de prière, ces derniers réduisent plus ou moins le Christ à la mesure de ces personnages de légende qui font la joie des petits et des simples, mais auxquels des esprits éclairés n'accordent aucune attention ni aucun crédit.

A l'opposé, si j'ose dire, d'autres chrétiens ont pour Jésus un tel respect qu'ils ne voient pratiquement en lui que le Fils de Dieu. Ceux-ci ont la foi, ils reçoivent la doctrine du Maître, ils obéissent à ses lois, ils conforment leur vie à ses enseignements; mais pour eux c'est le maître, ils ne recherchent sa compagnie que dans la mesure nécessaire, et il ne leur vient guère à l'idée que le Christ puisse s'intéresser à leur vie; ils croient volontiers qu'il a le souci de leurs intérêts éternels, et lui font confiance sur ce point, mais ils ne songent point à le mêler à leur vie d'ici-bas.

Nous avons essayé, au cours de ce Carême, de retrouver dans l'Evangile la vraie figure du Christ. Nous l'avons vu attentif aux misères humaines et généreux dans ses guérisons; à Cana, nous avons assisté à son premier miracle et nous avons reconnu que, loin de condamner la joie, il savait au contraire l'approuver par sa présence et même la favoriser par ses miracles; nous l'avons vu s'émouvoir à la vue de la souffrance, pleurer sur la mort de Lazare, apprécier les bienfaits de l'amitié, preuve qu'il connaît et comprend le cœur humain. Nous avons reconnu en lui un travailleur, un humble et un pauvre, qui est vraiment de la race des hommes, un frère de notre humanité; nous savons que par son Eucharistie il est de tous les temps, toujours au milieu de nous, et que, par son Eglise et ses disciples, par son esprit et sa doctrine, il continue, de par le monde, son œuvre de charité.

Alors, en cette fête de Pâques, après l'avoir reçu dans notre communion pascale, tombons à genoux, reconnaissons-le pour notre ami, jetons-nous dans ses bras; nous pouvons bien lui faire confiance, maintenant que nous le connaissons mieux.

Et malgré les peines du présent et les craintes de l'avenir, soyons à la joie, livrons-nous à l'espérance; tous les temps ont eu leurs épreuves, mais le Christ a été dans tous les temps l'ami, le consolateur et le sauveur de ceux qui ont cru en lui.

III. — « *Restez avec nous, Seigneur* »

Quand les disciples d'Emmaüs furent arrivés à leur demeure, Jésus fit semblant de continuer sa route; mais le jour baissait, la nuit allait venir. Pratiquant l'hospitalité en bons Juifs qu'ils étaient, ils invitèrent l'étranger à entrer : « Restez avec nous, car il se fait tard, » lui dirent-ils, et Jésus entra, et comme ils étaient à table, ils le reconnurent.

« Restez avec nous, » c'est aussi la prière qu'il nous faut adresser au Christ, retrouvé ce matin dans la sainte communion et reconnu comme notre ami. Ce n'est pas la nuit qui vient, au sens propre du mot, mais il y a des préjugés qui enténèbrent notre esprit, obscurcissent notre jugement; il est des exemples autour de nous qui encouragent notre lâcheté ou faussent notre conscience; il y a dans les êtres qui nous entourent un esprit de matérialisme et d'égoïsme qui risque de s'insinuer en nous et de paralyser notre activité de chrétiens. Sorte de nuit spirituelle : à sa faveur, les ennemis de notre âme travailleraient dans l'ombre et notre manque de vigilance assurerait le succès de leur œuvre néfaste.

Certes, nous sommes décidés à croire au Christ, à accepter sa doctrine, à y conformer notre vie, maintenant que nous savons dans quel esprit de mesure, de miséricorde et de dévouement Jésus s'intéresse à nous. Mais hélas! nous savons par expérience comment nos passions peuvent trahir notre volonté et nos résolutions, et comment nos infidélités pourraient nous éloigner du Christ. Prions-le donc, au nom de son grand amour et de sa toute-puissance, de nous garder dans son amitié.

* *

Un soir — il y a de cela dix-neuf siècles, — Jean l'évangéliste et l'apôtre, celui qui devait être le disciple bien-aimé, avec André, frère de Simon-Pierre, rentraient enthousiasmés; ils avaient passé la soirée avec Jésus, et tout heureux de cette rencontre, ils manifestaient leur joie en disant : « Nous avons trouvé le Messie. »

Nous avons, nous aussi, passé quelques jours en compagnie du Christ; nous l'avons vu vivre en quelque sorte sous nos yeux, nous l'avons vu tout proche de nous, nous avons appris à le mieux connaître; puissions-nous, dans le désarroi actuel et dans les difficultés de l'heure présente, nous écrier comme les apôtres et avec le même accent de confiance et de foi : « Nous avons trouvé le Messie, le Sauveur de l'humanité, notre frère et notre ami, notre guide et notre compagnon de route, que nous suivrons jusqu'à la gloire éternelle : le Christ Jésus. » Ainsi soit-il.

FIN

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

VI

Avril

AMOUR DE JÉSUS DANS L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION

SOMMAIRE. — 1° De quels maux Jésus nous a délivrés, quels biens il nous a procurés.

2° Sans l'intervention de Jésus, l'humanité ne pouvait pas espérer sortir de son triste état.

3° Avec quelle charité Jésus accomplit son œuvre rédemptrice.

4° Elle est à la fois universelle et personnelle.

Mes chers enfants,

Combien grand, immense, infini, a été pour nous l'amour de N.-S. Jésus-Christ dans le mystère de la Rédemption !

I

Voyez d'abord de quels maux ce divin Sauveur nous a délivrés et en possession de quels biens il nous a fait rentrer.

Depuis le péché d'Adam, l'homme se trouvait dans la plus lamentable situation. Il avait été dépouillé des privilèges dont la munificence divine l'avait enrichi. Il avait vu le ciel, sa patrie surnaturelle, se fermer au-dessus de sa tête. Il était devenu l'esclave du démon et du péché ; et ces deux tyrans exerçaient les plus cruels ravages dans les âmes, la famille et la société. L'histoire du monde païen est là pour montrer les ruines qu'ils ont accumulées durant des milliers d'années.

Mais la croix du Golgotha se dresse sur cette humanité dégradée, malheureuse, et tout change. L'empire de Satan est brisé, la domination du péché reçoit une atteinte mortelle. L'homme revit de la vie surnaturelle, il a recouvré la liberté d'enfant de Dieu et il rentre en possession de l'héritage dont il avait été à jamais exclu. Voilà les biens que nous a procurés Jésus-Christ. Il nous faut reconnaître qu'ils sont d'une valeur presque infinie : autant l'âme l'emporte sur le corps, l'éternité sur le temps, les intérêts du ciel sur ceux de la terre, autant ces biens l'emportent sur les plus grands avantages que pourrait nous apporter jamais le dévouement humain le plus héroïque.

II

Comprenons ensuite que sans cette charité de Jésus-Christ dans l'œuvre de la Rédemption, l'humanité ne pouvait pas espérer sortir de son triste état. Après sa prévarication dans la personne de son chef, elle était irrévocablement fixée dans sa misère. Quoi qu'elle fît pour essayer d'en sortir et pour apaiser la colère du ciel, ses efforts étaient condamnés à rester toujours vains. Pourquoi? Parce que son offense avait un caractère de gravité infinie et que par conséquent les réparations, naturellement bornées et finies, des créatures ne pouvaient pas l'effacer.

Oui, que l'on immole au pied des autels des hécatombes de victimes, de sorte que le sang ruisselle de toutes parts : ces flots de sang n'auront aucune efficacité, aucune valeur définitive. Que les âmes restées relativement vertueuses au milieu de la corruption générale, adressent leurs supplications à Dieu : ces prières, ces supplications ne pourront rien pour obtenir le pardon. Supposez même qu'un sublime concert de louanges se fût élevé vers les cieux, composé d'hymnes d'adoration et d'amour, comme seuls peuvent en faire entendre les concerts célestes des anges et des saints : tout cela aurait été insuffisant pour la réconciliation, le ciel serait resté toujours fermé et nulle part à l'horizon n'aurait brillé la moindre lueur d'espérance.

Mais Jésus a eu pitié de cette détresse et il s'est anéanti dans les humiliations de notre chair. Devenu homme tout en restant Dieu, il a pu offrir pour l'humanité coupable la réparation infinie exigée par l'infinité de l'offense. Dès lors, la justice et la miséricorde divines ont pu s'embrasser ; le pardon est descendu du ciel et l'humanité, auparavant condamnée sans retour, a été sauvée contre toute espérance.

III

Or avec quel amour pour nous Jésus ne s'est-il pas offert en sacrifice !

Plus est élevé le sommet de grandeur d'où l'on s'abaisse, plus est petit et humble celui vers qui on s'abaisse, et plus le témoignage donné montre de l'amour. Mais alors, à ce point de vue, que n'y a-t-il pas à dire du sacrifice de Jésus ! Il est la majesté, la souveraineté infinie, le Roi des rois, auprès duquel pâlissent les puissances de ce monde ; il descend jusqu'à l'homme, qui était pour lui moins encore qu'un néant, puisqu'il devait aller le chercher dans la région du péché. Et cependant ces abaissements ne le rebutent pas, il les accepte par amour pour nous. Oh ! quel témoignage d'amour !

Mais du moins, en se soumettant à ces humiliations, ne se propose-t-il pas quelque intérêt personnel ? N'espère-t-il pas que les hommes une fois rachetés augmenteront sa gloire et lui apporteront de nouveaux éléments de félicité ?

Notre-Seigneur n'est pas comme ces soldats qui affrontent la mort sur le champ de bataille, parce qu'ils savent que la renommée publiera leurs noms. Il n'est pas non plus comme ces hommes qui se condamnent à peiner pendant la jeunesse et leur âge mûr, dans l'espoir d'acquérir des richesses ou des situations qui leur permettront de passer dans l'aisance et la joie les jours de leur vieillesse. Non, lui agit dans le plus parfait désintéressement.

Et comment ne serait-il pas désintéressé ? Quel est le bien qui lui manque ? Il est éternellement heureux et glorieux dans le sein de son Père. Or cette félicité et cette gloire, dont il y jouit, sont infinies ; elles ne peuvent ni diminuer, ni augmenter ; elles doivent rester les mêmes, soit que les hommes se damnent, soit qu'ils se sauvent. Par conséquent, la raison ne nous oblige-t-elle